

" ESPACES OFFERTS, FORMES LIBRES "

La plupart des discours émergents sur l'architecture semblent, au-delà de leur diversité, se rassembler dans la condamnation de toute forme libre. Ainsi, certains tentent d'assujettir l'expression architecturale à des principes qui lui sont extérieurs. Sans l'humilier devant la fonction, ils cherchent à la plier maintenant de force aux lois du marché, en prophétisant une esthétique de la pauvreté se référant vaguement aux avant-gardes artistiques de la fin des années soixante, du Minimalisme à l'Arte Povera. D'autres prônent un pragmatisme tactique et invoquent le réel, l'ordinaire, le banal ou le quotidien. D'autres encore, plus radicaux, prônent la disparition et remplacent la notion de composition par celle de stratégie, pour sortir du rétinien en ressuscitant Marcel Duchamp.

Tout le monde a besoin de théories, et, comme l'affirme Vitruve, un architecte qui ne cherche pas à penser sa démarche ne pratique que l'ombre de son art. Je reconnais la légitimité de ces discours, et j'apprécie souvent les productions qu'ils rendent possibles. Cependant je n'y adhère pas, absolument pas ! Je pense fondamentalement que la question de la forme reste au centre de la pensée architecturale, que l'architecture pour légitimer son existence se doit de produire des émotions, des sensations à l'aide de volumes, de textures et de couleurs. De même, l'objet architectural ne peut être assimilé à une marchandise : il ne s'échange pas, mais il permet l'échange, il maintient ouvert cet entre-deux au travers duquel toutes communications, toutes rencontres sont possibles. Il ne relève pas d'une économie de la rétention, de la thésaurisation, mais au contraire d'une économie de la perte, de la dépense ostentatoire. Il procède de ce don inaugural par lequel le monde s'ouvre et nous invite à l'habiter.

L'architecture reste fondamentalement associée au visible, elle doit être présente, elle doit pouvoir être reconnue, mais elle doit aussi distribuer l'ensemble du sensible et cadrer les regards. Je revendique cette composition qui traverse les tables et les bols des natures mortes hollandaises du dix-septième siècle comme les plateaux et les soucoupes renversées d'Oscar Niemeyer à Brasilia, les objets jetés de Scharoun à Berlin comme les champs colorés du nouvel expressionnisme allemand. Ce même savoir permet à la peinture de réinventer le réel à partir de couleurs, de lignes et de plans, et à l'architecture de dessiner l'espace de l'existence : à l'aide de volumes et de texture, elle détermine l'ici et le là-bas, l'en-commun et l'en-soi.

Comme au siècle précédent, la question centrale reste celle du logement et la manière dont s'articulent les bulles individuelles ou familiales avec les espaces communs qui sculptent en négatif la communauté. Plus encore que la surface réelle d'habitation, il faut privilégier le caractère symbolique de cette interface entre le public et le privé. Il faut distendre, étirer jusqu'à la rupture, la surface de la façade autour d'espaces supplémentaires qui viennent enrichir les rues, les avenues, colonisées par la circulation automobile. Tous les bâtiments haussmanniens devraient être creusés jusqu'au fond de leur cour et recouverts de milles fenêtres permettant à la fois des vues multiples sur le monde et la mise en scène de leurs occupants. La répétition à l'infini de baies identiques, comme celles de la cité des "Quatre Mille" à La Courneuve, est désormais prohibée, les ouvertures se doivent de singulariser, de distinguer, des individus incomparables, irremplaçables. Les hommes sont tous différents, ils demandent des dispositifs capables d'amplifier ces différences, cette multiplicité, cette pluralité...

Oublier le réel, le rationnel, et penser le symbolique, l'imaginaire, l'irrationnel : l'architecture doit être capable de définir un projet pour l'homme contemporain, qui n'est plus l'individu anonyme des totalitarismes du siècle précédent, mais l'homme souverain promis par la démocratie. Plutôt que de construire des édifices à partir des notions obsolètes de confort ou d'usage, il faut les concevoir en termes de luxe, d'espaces somptueux, afin qu'ils démultiplient à l'infini, comme dans les comédies de Marivaux, les jeux du désir et du plaisir.